« Pawol anba fèy » sé parôl bo kay-nou

Par José ALPHA

Lire avant tout, mais surtout écouter le récit, m'amène généralement, disait Augusto Boal, metteur en scène brésilien, concepteur du Théatre forum et Théatre de l'opprimé, à ressentir physiquement les émotions qui animent les personnages de mon histoire personnelle.

Autant d'histoires que de personnages constituent manifestement notre vécu, et chaque récit que nous rencontrons, est reçu certainement de manière confuse à la première lecture, mais fort heureusement avec le temps, ou avec le recul disent certains, avec clarté et sensibilité.

Parce que le récit transpire de ce que nous savons de l'existence, de ce que nous percevons du monde, de ce qui nous constitue diffusément. Et ceci, quelque soit nos origines, nos certitudes voire même nos visions que nous avons des humanités qu'elles soient proches ou éloignées.
La seule manière de comprendre ce qui se passe en nous et autour de nous, n'est elle pas d'abord l'impression rassurante d'appartenance à la communauté humaine ?

C'est donc en écoutant les ***pawol aban fey*** du chroniqueur du samedi, qui paraissent dans le quotidien France-Antilles, que j'ai eu souvenance de ces mélodies familiales, de ces images criées de voisinage, de ces amours bruyantes et inavouées, de ces faiblesses surmontées avec le courage d'une maman-père, qui ont balisé mon existence en Martinique.

J'ai compris en tout cas que le bonheur martiniquais, certainement antillais, et au plus loin de mes observations de 40 ans par le prisme du Théâtre de rue, des peuples insulaires et latins, j'ai compris que le bonheur de ces peuples créoles s'exprime autant par l'intensité des paroles criées, à la stridence des paroles de tête, à l'exubérance du vocabulaire gestuel, qu'à la frénésie comportementale associée aussi bien à la joie, à la douleur, à la colère, qu'au désespoir et à la mort.

Le tombé léta est bien la manifestation de ce que d'autres appellent l'apoplexie, la crise d'épilepsie, la folie passagère, le malcadi, la crise de possession par le diable, par le bondieu et/ou par les esprits des morts. Des postures, des comportements, des gestes et des paroles qui racontent les tragédies, les drames de la Comédie créole que je porte avec bonheur dans les rues du monde, en tout cas dans tous les lieux publics qui nous reçoivent.

Et quelle ne fut ma surprise de retrouver ces personnages dont je suis, pour ce qui me concerne, issu quelque part dans le vaste quartier des Terres Sainville, juste derrière l'hôpital militaire aujourd'hui le parc floral de Fort de France ; mais aussi du quartier des Eaux découpées de Ste Thérèse ou de la pointe Faula du Vauclin ou de l'étrange douceur humide du Morne vert.

Imaginez mon excitation de rencontrer chaque samedi matin, les majors, les petites fleurs, les coolies, les manawas, les botzès, les gwan zong, les bec-anno, les dézodès, les zamblas, les Akim, les blec le roc, les taxicos, les kok gwo siro, les tombé lévés, les negvoras, les vonvons, les amélia totoblo, les makoumè.

Je n'ai jamais acheté autant de FranceAntilles que le samedi pour vivre ces histoires racontées avec truculence, plaisanterie et tendresse.

Toutes nos vies d'espièglerie, de welto, d'incertitude, de tendresse juvénile, et adulte, rapportées par un type discret comme ceux qui pratiquent en silence et méthode l'observation des civilisations, des humanités et des personnalités.
Un type à la plume claire préférant le dépouillement poétique de la proximité à l'emphase évènementielle des boucans sociaux.

Ses bouts de films, ce sont des bouts de films avec des story board qui décrivent avec minutie les situations que l'on croit datées, et pourtant qui sont d'une délicieuse actualité ; parce que les caractères humains sont bien les mêmes et toujours les mêmes quelques soient les latitudes, quelque soit le soleil, quelque soit les calendriers.

J'aime ces histoires simples et compliquées, parce qu'elles sont de la simple complexité de la vie, dirait Edgard Morin.

J'apprécie cette écriture théâtralisée de conte créole et d'histoire à mourir debout, que je recommande à certains procureurs, présidents de tribunal, avocats et recteurs. Je sais qu'ils sont entrain d'approcher ces descriptions sociologiques et anthropologiques fournies par les chroniques de Rudy Rabathaly.

Savoir pour ne pas se faire avoir m'a dit un jour Douta Seck, notre ami comédien, exceptionnel interprète du Roi Christophe d'Aimé Césaire. Il faut savoir qui tu es pour comprendre tes choix.

Je recommande cette écriture à tous ceux qui naissent, qui vivent et qui meurent ici ; à toutes celles et ceux qui savent que la culture créole est mondiale, internationale, caribéenne, antillaise, et martiniquaise. Merci Rudy.

José ALPHA